

**Présentation du n°48 de la revue *Essaim*
« Variants américains de l'épidémie freudienne »
(Eres, printemps 2022)
par Frédéric Vinot - Cannes, 25 juin 2022**

Essaim est une revue de psychanalyse qui existe depuis 1998 et qui publie 2 numéros par an. Le numéro 48 qui vient de sortir est composé de 6 articles directement liés à la thématique : « Variants américains de l'épidémie freudienne », 5 textes hors thématique, et un compte-rendu de lecture. C'est essentiellement de cette thématique dont je parlerai.

A propos d'une série dans les numéros

Ce titre, dans lequel figurent les mots « variant » et « épidémie » crée une suite puisque les deux numéros précédents, 46 et 47, présentaient déjà explicitement des articles, des réflexions importantes dont certains psychanalystes pouvaient faire part concernant les différents effets de l'ère du covid. Le n°46, « la psychanalyse et le langage de la guerre », date par ex. d'automne 2021, ça donne une idée de la réactivité avec laquelle la revue a souhaité publier sur cette question. Pour ceux qui n'ont pas pu suivre ces deux numéros, il ne s'agissait pas de textes sur les effets psychologiques ou psychopathologiques des confinements ou des contagions (dans ce qui serait une visée thérapeutique liée à des causes spécifiques), mais plutôt de textes proposant des réflexions sur les effets de discours dans lesquels tout un chacun était pris, et qui impactaient le processus analytique. Nous avons été nombreux à avoir été parfois sidérés, ou décontenancés quant à la pratique (recevoir en présence ou pas ? continuer les cures à distance ou pas ? selon quelles modalités ?) et ces deux numéros ont clairement fait partie de ce qui permettait de relancer la pensée, articulée au désir et à l'éthique analytique. Je tiens à le souligner.

Ce n°48 s'inscrit donc pour la troisième fois dans ce paysage des discours, des corps, des pratiques, des espaces tels qu'ils sont impactés en temps de covid, et en tant que 3^{ème}, il instaure une suite à l'intérieur de l'histoire des numéros. Pour la troisième fois, la revue témoigne du travail que des analystes peuvent produire, de la façon dont ils repèrent et s'emparent de mots qui circulent, qui se refilent et nous touchent, de la façon dont ils les interrogent, les creusent, de la façon dont ils les associent à d'autres, opérant ainsi des déplacements, des mises en mouvements dans le langage et dans le corps : autrement dit, de la façon dont on peut en faire des signifiants. Ça n'a rien à voir avec une sorte de prise de recul, bien au contraire. C'est être inclus dans ces discours et y opérer de l'intérieur. D'où l'intérêt de reprendre dans ce n°48 le mot « épidémie » pour le qualifier de « freudienne », là où le mot « pandémie » qui a circulé et provoqué tant d'effets, faisait l'objet des numéros 46 et 47. D'où mes premières questions au comité de rédaction : du point de vue psychanalytique, comment comprendre cette différence entre *pandémie* et *épidémie* ? Et plus spécifiquement en ce qui concerne la revue, que peut-on dire de

ce passage de l'un à l'autre : en passant de la pandémie à l'épidémie freudienne dans le sous-titre, qu'est-ce qui se passe dans cette suite ?

A propos de la thématique

J'en viens maintenant à la thématique du numéro. Celle-ci a été établie avec la participation d'une association psychanalytique américaine, basée à New-York, *Après-coup*. Je redonne le titre : « Variants américains de l'épidémie freudienne ». Cela fait bien sûr référence à deux phrases connues, l'une attribuée à Freud par Lacan, et l'autre prononcée par Lacan lui-même, et toutes les deux liées au continent américain. J'en dis deux mots pour celles et ceux qui n'auraient pas les références en tête. La première est cette phrase prononcée par Freud en août 1909 sur le bateau qui le menait aux Etats-Unis en compagnie de Jung et Ferenczi : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste ». Outre le fait que, selon Jones, Freud fut souvent malade pendant le voyage et s'est évanoui à deux reprises, le point central -bien connu- c'est qu'on ne trouve nulle part une trace écrite ou documentée de cette phrase chez les intéressés (Freud, Jung ou Ferenczi). La seule référence connue est celle de Lacan qui dans son texte de 1955 « *La Chose freudienne. Sens d'un retour à Freud en psychanalyse* » écrit : « C'est ainsi que le mot de Freud à Jung, de la bouche de qui je le tiens, quand invités tous deux de la Clark University, ils arrivèrent en vue du port de New York et de la célèbre statue éclairant l'univers : "Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste". ». Ainsi, Freud l'aurait dite à Jung, et c'est ce dernier qui l'aurait rapportée à Lacan qui l'écrit dans son texte sur le retour à Freud. Ca se transmet par *oui-dire*, ça tourne, ça retourne, ça circule.... Je reviendrai plus bas sur ce retour à Freud. La seconde phrase présente dans l'argument même du numéro apparaît chez Lacan dans une discussion suivant une conférence à la *Yale University* (Kanzer Seminar) en novembre 1975, où il dit que « la psychanalyse est une épidémie ». Ces deux phrases avaient déjà fait l'objet de commentaires précis par Erik Porge dans le n°46. On voit donc que quelque chose se poursuit avec ce numéro 48.

A propos du titre

Cependant, il m'a fallu écrire ce thème, et pas seulement le lire, « variants américains de l'épidémie freudienne », pour m'étonner d'un point : les *variants américains* sont au pluriel, *l'épidémie freudienne*, elle, est au singulier. Là aussi, ces choix ne sont pas dus au hasard, peut-être pourrez-vous en dire quelque chose ? Il y a plusieurs articles dans ce numéro qui abordent la diversité de ces *variants américains*, et la façon dont certains constituent non plus des *variants* mais des *déviations* de la psychanalyse (le mot est de Lacan et est cité par Nicolas Guérin qui y consacre une note de bas de page dans son article p.8). Peut-être pourriez-vous revenir non seulement sur ces différents *variants américains*, tels qu'ils ont exposés dans ce numéro (culturalisme, ego-psychology, gender theory), mais aussi sur cette différence entre *variants* et *déviations* ? Qu'est-ce qui différencie le variant de la déviation ? Cela nous amènerait aussi à parler de l'usage que Lacan fait de ces mots, puisque *variant* est déjà présent dans le titre d'un autre texte fameux de 1955 « Variantes de la cure type ». Les variants américains sont-ils du même registre que

les variantes de la cure-type ?

Mais j'aimerais aussi revenir sur l'autre partie du thème : « Variants américains de l'épidémie freudienne ». Car l'épidémie freudienne, elle, est écrite au singulier. Que peut-on en dire ? A quoi cela se réfère-t-il ? Le bacille psychanalytique freudien serait-il *un* ? (Au passage, Eric Laurent termine son article en parlant des « *déclinaisons de l'unarisme lacanien* » p.61. on retrouve cette même question abordée, ou formulée, différemment). Comment donc comprendre ce singulier, le singulier de cette singulière épidémie ? Une piste, se trouve peut-être dans le texte de Nicolas Guerin, « *Lacan et le culturalisme. Chronique d'une résistance « inactuelle » à la psychanalyse* », qui montre bien comment l'accent mis sur le facteur culturel participe pleinement de la transformation de *variants* en *déviations* (en gros, plus une théorie prend en compte les effets de l'environnement socio-culturel, plus elle tend à nier, ou refouler, le propre du tranchant freudien), alors que pour Lacan au contraire au-delà du contexte culturel, ce qui compte, ce qui prime ce sont les *invariants* structureaux (réseau des signifiants, Autre comme lieu, sexualité infantile et pulsionnelle, les modes d'articulation du sujet à l'objet, l'impossibilité du rapport sexuel). La structure, donc, ne varie pas, « contrairement à l'évolution historique, aux contingences culturelles et phénomènes sociaux dans lequel le sujet est plongé » (p.18). D'où ma question : la notion d'*invariant* structurel participerait-elle justement de ce qui fait que l'épidémie freudienne est au singulier ? si oui, comment ? ou bien la raison de cette écriture est-elle à chercher ailleurs ?

Toujours est-il que ce numéro semble tourner autour de quelque chose grâce à ces mots : variant/variante/déviations/invariants... Si je reviens sur ce que je disais en introduction sur cette série constituée des numéros 46, 47 et 48, il est possible que ce autour de quoi tournent ces numéros, entre autres, soit cette question : comment tenir fermement sur l'invariant psychanalytique au temps des variants épidémiques et épistémologiques ? Sur ce point, l'article de N. Guerin contient un passage éclairant : « Chaque psychanalyste se doit certes d'être attentif à la diversité des nouvelles formes d'expression de la souffrance subjective qui *varie* avec l'époque. Mais si l'analyste doit se repérer dans les nouvelles formes de demande desquelles il constitue l'adresse, il s'oriente dans la cure avec des balises structurales quant à l'économie du désir qui, elle, est en quelque sorte anachronique » (p.19).

A propos du contenu.

Deux articles rédigés par des collègues américains, et qui figurent aussi bien en anglais qu'en français, traitent des difficultés aux Etats-Unis liées à ces variants ou déviations. Le texte de Martin Winn, « *Contagion, une histoire* », témoigne parfaitement des questions que peut se poser un analyste lorsqu'il est pris *historiquement* dans la tourmente de ces variants et des enseignements qu'il en tire pour sa pratique au regard de la fin de son analyse, menée avec un analyste qui, depuis, a renoncé... à la psychanalyse. L'autre texte, d'Olga Poznansky, sur les très étonnantes recommandations (« guidelines ») émises par l'*Association Psychanalytique Américaine* concernant le retour au « traitement en personne »,

met bien en lumière la façon dont « le souci et l'accent porté sur la sécurité dans la rencontre analytique » (p.64) est venue prêter main forte aux résistances à l'analyse, c'est-à-dire aux résistances des analystes. L'auteure interroge donc directement la notion même d'« espace sécurisé » lorsque celle-ci est appliquée à la rencontre analytique (« Que signifie être psychologiquement en sécurité dans l'analyse ? » p.67).

Mais le numéro ne traite pas uniquement de l'effet de ces variants américains aux Etats-Unis, et ceci nous amène à un point capital exprimé dès l'argument en sa dernière phrase : « Il s'agit de mesurer en quoi les dérives et les conditions de développement de la psychanalyse outre-Atlantique parlent aussi de nous » (p.6). Au passage, je signale le terme *dérive* qui s'inscrit tout à fait dans la série ouverte avec variant/variante/déviation/invariants...

Cette question est parfaitement lisible dans d'autres textes liés à la thématique : celui de Nicolas Guérin sur le culturalisme tel qu'il a été développé par des psychanalystes américains, mais aussi tel qu'on peut en repérer à présent des variants y compris au sein de la psychanalyse francophone lacanienne, notamment dans les théories qui soutiennent un rapport certain de causalité partant des formes culturelles de la société pour impacter la structure du sujet. C'est un article passionnant qui donne une profondeur historique aux anciens travaux sur le *déclinisme* en psychanalyse. Je pense également aux articles d'Eric Laurent (« *Le retour d'un message viral, la norme trans et la liberté d'interpréter* ») et Nils Gascuel (« *Un meurtre imparfait* ») qui tous deux à partir du livre d'Eric Marty, *Le sexe des modernes* (Le Seuil, 2021), abordent les études sur le genre en tant qu'elles sont issues de la façon dont les travaux structuralistes français ont été reçus et réinterprétés aux Etats-Unis, et nous reviennent aujourd'hui.

D'une certaine façon, un point commun particulièrement saillant aux textes de N. Guerin, N. Gascuel et E. Laurent apparaît dans les formes variées de contestation théorique des effets subjectivants de la castration. Aussi bien le culturalisme que les théories du genre tentent de substituer aux effets d'articulation de la loi et du désir, des enjeux de normes culturelles. A l'insatisfaction sexuelle constitutive du désir et à l'impossibilité du rapport sexuel, ces théories tentent de substituer comme déterminants des normes sociales et donc variables. De ce point de vue, l'enjeu est le même dans les trois articles : tenir ferme sur la castration comme fonction psychique « *inéliminable* » (p.26). Ces textes constituent autant de variations sur l'incurable et inéliminable Réel.

Mais le mouvement de retour est aussi perceptible dans le texte de Marie-Claude Thomas « *L'autisme, une fois sorti de son enclos pathologique* ». Si le retour sur le sol européen et français des traitements de l'autisme se présente violemment sous une tentative d'hégémonie comportementaliste, son article propose également de lire ce qu'elle appelle le « phénomène-autisme » à la lumière des travaux de M. de Certeau sur les épidémies de possession : « à la fois symptômes et solution transitoires à des ruptures et à des transformations civilisationnelles » (p.94). Ainsi, ce dernier texte présente l'intérêt de relancer la notion de résistance en ne la prenant plus sur son versant de *résistance à l'analyse*, mais au contraire

sur son *versant subversif*, en faisant du phénomène-autisme une « position de défi au pouvoir des savoirs » (p.95).

En conclusion

C'est donc un point essentiel du numéro : loin d'être compris comme un dialogue ou un va-et-vient, ce détour par l'Autre des Etats-Unis ne s'achève et ne se relance qu'à revenir en sa zone de départ, tout comme un trajet pulsionnel (on retrouve le terme *dérive*, proposé par Lacan pour traduire le *drive* pulsionnel anglais). C'est un constat, une attention, qui traverse l'ensemble des articles de la thématique : qu'est-ce qui nous revient (à entendre dans le sens du trajet, mais aussi de la responsabilité), qu'est-ce qui nous revient de cette psychanalyse, une fois passée au champ de l'outre-Atlantique, de *l'Autre-Atlantique* ? Pour le dire autrement, mais toujours en termes pulsionnels : à quelles conditions le *nouveau monde* peut-il participer de ce *nouveau sujet* dont parle Freud au troisième temps de la pulsion, celui qui boucle le trajet pulsionnel et ouvre à la relance ? Rappelez-vous la phrase de Freud au 3^{ème} temps de la pulsion : « l'installation d'un *nouveau sujet* auquel on se montre pour être regardé par lui ». Chez Freud, le terme sujet n'apparaît toujours qu'au temps du retour, au temps du *se faire*... Qu'est-ce qui nous revient dans et par ce retour ? Qu'est-ce qui se crée dans et par ce retour ? Et pour finir sur le titre du texte de Lacan de 1955 *Sens du retour à Freud en psychanalyse* : le pari de ce numéro ne serait-il pas une façon de lier, d'articuler ce retour *du* nouveau-monde au retour *à* Freud, en le mettant encore et toujours sur le travail ?